

gnait le pauvre noir et l'enfourrait de force dans le cirque. Puis, revenu auprès du guichet, il touchait deux dollars de l'entrepreneur. La passivité ahurie du nègre, la blague mordante du bar-num occupé à l'enfoncer, la brutale et sordide duplicité du policier, — autant de traits marqués comme à l'eau-forte, et qu'imposait un animalisme de pantomime presque intolérable de vérité obsédante.

Le nègre et le policeman sont d'ailleurs deux des personnages favoris de ces farces à gros succès populaire. Un autre est le voyou chevaleresque que j'ai déjà dessiné. Mais le protagoniste sans rival, c'est le *tramp*, le vagabond professionnel, aux prises avec ses deux ennemis : le *policeman* et le *brakeman* ou serre-frein. La lutte autour d'un wagon de marchandises où le *tramp* veut prendre place, et d'où le *brakeman* l'expulse, — voilà le thème habituel et qui prête à toutes sortes de tours de force et de plaisanteries. Le *tramp* est en effet le grand humoriste populaire. C'est lui qui donne leur surnom aux compagnies de chemin de fer, et qui baptisera par exemple le Baltimore et Ohio, le *B and O. : Beefsteak and Onions*. Dans un des théâtres de Washington, j'ai entendu une salle soulevée jusqu'au délire par cette basse plaisanterie. La grande avant-scène, une des quatre loges de devant, les seules de ce théâtre, était occupée ce soir-là par un spectateur qui avait posé ses pieds sur le velours de la banquettes. On ne voyait que

le vernis de ses bottines miroitant sous l'électricité et sa main ballante, une grosse main velue, chargée de bagues. Il manifestait sa joie en trépignant du talon sur ce rouge velours, qui servait d'appui à sa commode position. Probablement cet homme avait payé sa loge une dizaine de dollars. C'était un de ces richards de l'Ouest, qui ont peiné sur vingt métiers, fait fortune plusieurs fois, et fréquenté dans leur existence aventureuse des gens de toute classe et de toute provenance. De pareils individus constituent le vrai public Américain. Ils ont de la vie humaine une expérience trop complète pour ne pas exiger dans une comédie de l'observation et des traits de mœurs véridiques. D'autre part, ils ont gardé, à travers leurs odyssées d'hommes d'affaires, le plus souvent sans scrupule, une certaine naïveté, ce je ne sais quoi de jeune, de presque enfantin, qui se retrouve partout ici. Ils sont en outre assez honnêtes, et même délicats dans les questions d'amour. Ces études locales, coupées de bouffonneries et d'où la grivoiserie est éliminée, correspondent à ces traits divers. Les directeurs le comprennent ainsi. Lisez plutôt ce boniment que je traduis exactement d'un programme : « Les acteurs de cette troupe se proposent de ne représenter que des pièces du pays, écrites par des auteurs du pays, — *native plays by native authors*, — et celle-là (ici le titre) est essentiellement Américaine dans sa scène, son action et son but. Les caractères sont essentiellement Américains, et il s'y respire partout une

fraîcheur Américaine, qui s'accorde avec la grandeur Américaine. Il n'y a pas dans la pièce un seul personnage mauvais, homme ou femme. Pas une syllabe ne s'y prononce qui puisse amener une rougeur sur la plus modeste joue. Cette pièce attaque les vices de la société dissipée, les misères qui naissent de la concentration de la civilisation dans les grandes villes. *Aucune colombe souillée n'y agite ses ailes malpropres et il n'y a pas là de brigands en frac pour voler tout autour, en chasse d'une proie...* » Tout était vrai de cette annonce, incomplète sur ce point, que la pièce se terminait, sans qu'on se fût donné la peine d'en expliquer la raison, par l'exhibition d'une famille d'équilibristes.

... Je viens de feuilleter un très grand nombre de journaux de caricatures, de ceux que mes amis de New-York m'ont indiqués comme les meilleurs. Les Américains raffolent de ces publications. Elles s'étalent dans tous les *halls* d'hôtels. Elles se distribuent dans toutes les voitures de chemin de fer. Elles encombre les tables de tous les clubs. Sans exagérer l'importance de ces brochures illustrées, il faut leur reconnaître, par tous pays, une certaine valeur documentaire. Elles caractérisent l'*humour* de la race et *ses plaisirs de moquerie*. En outre, vous y rencontrez mille détails de mœurs notés sur le vif et que cette outrance de la charge

rend plus perceptibles au voyageur. A parcourir une collection de ces fascicules, une première observation s'impose : l'absence absolue de ces croquis déshabillés, — la joliesse perverse des feuilles analogues à Paris, — et l'absence non moins remarquable d'allusions à des mésaventures conjugales. On croirait, à constater cette lacune, que ni le caprice galant ni l'adultère n'existent aux Etats-Unis. S'ils existent, c'est dans une telle ombre de secret, qu'ils échappent même à la satire. N'allez pas croire cependant que ces caricaturistes professent un préjugé de respect à l'égard du mariage. Mais quand ils en voient les défauts, c'est surtout du point de vue budgétaire, comme il convient dans le pays du tout-puissant dollar. La vie de famille est ici trop chère, et les hommes ont trop à peiner. Tel est leur principal grief. Voici par exemple la fin d'une cérémonie nuptiale. Le salon s'emplit d'hommes et de femmes qui complimentent les mariés et les parents : « Je vous félicite du mariage de votre fille, » dit un des visiteurs. « Vous cessez de les avoir sur les bras l'une après l'autre. — *I see you are gradually getting all the girls off your hands...* » Et le père de répondre : « Le malheur est que j'ai à mettre tous leurs maris sur un trop grand pied... » — « Vos hommes travaillent trop dur en Amérique, » dit un jeune comte étranger à une jeune fille. — « Oui, » réplique-t-elle, « ils ont à soutenir leurs gendres titrés. » Quand ce n'est pas le père qui s'accable de besogne, c'est le mari.

Voici par un soir de Noël un certain Popleigh qui rentre de son bureau. Il va, vieilli avant l'âge, maigre et courbé. Ses bras chargés de présents révèlent sa nombreuse famille. Un gentleman embossé dans une confortable fourrure, un cigare aux lèvres, le rencontre et le regarde avec ironie. « C'est M. Singleton, » dit simplement la légende, « qui fut un prétendant malheureux à la main de l'actuelle Mme Popleigh. » Et même la question d'argent mise à part, nos gens n'ont pas l'air de croire que le mariage Américain soit une heureuse opération. Ecoutez ce dialogue entre un mari et sa femme. — *Elle* : « Mais enfin qu'avez-vous au club, vous autres hommes, pour vous le rendre si attractif, que vous n'avez pas chez vous? » *Lui* : « Ma chère, nous n'avons pas au club ce que nous avons chez nous. Toute l'attraction est là. » C'est la banqueroute du bonheur de l'homme. Quant au bonheur de la femme, elle-même ne s'y attend guère. — « Oui, » répond une fiancée, les yeux au ciel, « je suis heureuse. Du moins, je le suppose. Il y a seulement un gros ennui : une fois mariée, je ne pourrai plus flirter... »

Ce mot railleur n'est qu'un commentaire d'un fait très réel, et que j'ai essayé d'expliquer : la souveraineté sociale de la jeune fille aux Etats-Unis. Mille petits signes n'auraient pas indiqué cette souveraineté au voyageur, qu'il en trouverait le témoignage à travers ces caricatures. Cette jeune fille reparait dans ces journaux aussi souvent que la lorette dans les albums de Gavarni, que la

demi-mondaine dans ceux de Grévin, que la marcheuse de l'Opéra ou du trottoir dans ceux de Forain. De même que ces trois maîtres ont senti la grâce des Parisiennes à trois époques différentes, le dessinateur Américain sent avec une délicatesse incomparable la beauté de la jeune fille de son pays. La voilà qui sourit, qui rêve, qui cause, qui monte à cheval, qui vit enfin, avec sa taille fine, ses épaules épanouies, ses élégances hardies, ses blanches dents, ses yeux grand ouverts sur le monde, trop grand ouverts, car ils y voient trop juste. Ecoutez les discours que l'artiste prête à ces admirables personnes et vous serez édifié sur leur sensibilité. En voici une qui s'est assise sur une chaise longue auprès d'un jeune homme aussi beau qu'elle. Toute troublée, elle joint les mains, et elle répond à une question que l'on devine : « Oui, mais vous êtes pauvre, Tom, et moi, je n'ai pas d'argent. Moi, ma figure est toute ma fortune... » — Cette autre se promène dans la campagne en tête à tête avec un soupirant qui lui dit avec amertume : « Si j'étais riche, vous m'épouseriez tout de suite!... » — « Ah! Georges, Georges, » fait-elle, « la dévotion que vous me montrez me brise le cœur. » — « Que voulez-vous dire par là? » — « Que vous avez souvent loué ma beauté, mais jusqu'ici je ne savais pas combien vous me reconnaissiez de bon sens. » — C'est qu'elles savent bien, ces filles positives des plus positifs des hommes, que le mariage est une association où leur partner demandera, lui aussi,

qu'elles apportent de l'argent, beaucoup d'argent. Deux d'entre elles sont à causer, sans doute sur le débarcadère de Newport. Elles portent l'une la casquette de yachting, l'autre le canotier au ruban de couleur. Des voiles passent sur la mer. « J'entends dire que votre père a vendu son yacht? » demande l'une. — « Oui, » répond l'amie, « dans l'état actuel des affaires, c'était une charge un peu lourde. » — « Alors, » reprend l'indiscrette, « la nouvelle que vous vous mariez n'est sans doute pas vraie? » D'ailleurs les beaux jeunes gens, compagnons et complices du flirt de ces jolies enfants, ne leur cachent pas ce souci de l'intérêt. — « M'auriez-vous aimée si j'avais été pauvre? » demande l'une d'elles à un admirable garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, qui lui répond en la pressant sur son cœur : « Ah! darling, je ne vous aurais pas connue. » Et ne vous indignez pas trop de voir l'argent sans cesse mêlé aux affaires de cœur. Ce cœur y est lui-même si peu mêlé. Le caricaturiste a soin de vous en prévenir : ces engagements qui se nouent et se dénouent avec tant de facilité, n'entament pas l'âme des deux élégantes poupées fashionables : le jeune homme et la jeune fille du monde. — « Cher, » murmure une Perdita, en mettant ses beaux yeux à demi voilés de leurs longues paupières sous la bouche d'un élégant cavalier, « dites-moi la véritable étendue de votre sentiment pour moi? » — « Vous êtes ma fiancée favorite, » répond-il sérieusement, « la seule que j'aime. » Il y a beaucoup

de chances pour qu'elle voie une flatterie touchante dans cet étrange madrigal, car elle-même n'attache pas au mot de fiançailles une signification bien tragique, si nous en croyons cet autre dialogue entre deux jeunes filles qui échangent des confidences : « On m'avait dit que tu étais amoureuse de lui? » demande l'une. — « Mais non, » répond l'autre vivement, « ce n'était pas si sérieux que cela. J'étais seulement sa fiancée. » Elle a sans doute appris, ou il a appris, que les stocks possédés par son père à lui ou par son père à elle avaient subi une forte baisse, et tout a été rompu. S'ils eussent agi autrement, leur société les eût trouvés bien niais. — « Sais-tu que M. et Mme Brown Smith doivent s'amuser immensément, » dit la même Perdita à son amie Pénélope. — « Et pourquoi? » — « Pourquoi? Mais tous les deux ont voulu faire un mariage d'argent et ils n'ont le sou ni l'un ni l'autre. Ils ont de quoi se moquer l'un de l'autre pour toute leur vie. *They have lots of fun, laughing at each other...* »

Lots of fun, — des provisions de gaieté, — voilà le résumé le meilleur, non pas seulement de cette situation, mais de toutes ces caricatures. Rien qui ressemble moins à l'amère et poignante âcreté de nos humoristes. Ces railleries sur les jeunes filles, qui pourraient être si aisément cruelles, gardent une bonne humeur joviale. Il en est de même pour celles qui portent sur les basses classes, notamment sur les *tramps*, les nègres et les Irlandais, ces protagonistes inévitables de toute farce

vraiment Yankee. Certes la misère est plus dure aux Etats-Unis qu'ailleurs, sous un climat glacial l'hiver, brûlant l'été, et parmi l'écrasante concurrence. Ecoutez cependant ce vagabond à qui une pièce d'argent donnée par un passant généreux a permis d'entrer dans le bar. Il est debout devant la table du *free lunch* : « Est-ce que vous n'avez pas mangé assez ? » lui crie le patron épouvanté de voir le jambon, les poissons salés, le pain beurré, les huîtres frites disparaître dans le gouffre de cet estomac vêtu de haillons. « Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui a mangé assez ? » répond le *tramp*, en ricánant. Un de ses pieds est chaussé d'un soulier et d'une guêtre, l'autre d'une bottine à élastiques. Un foulard à carreaux lui sert de mentonnière et protège une joue enflée qui déborde sur son œil, à la fois insolent, gouailleur et fripon, — comme lui-même. Cette impertinente plaisanterie donne le ton des répliques prêtées par le caricaturiste à ces batteurs de grand chemin, qu'il montre volontiers, celui-ci en train de fumer, avec une négligence tout Américaine, dans un grenier à foin, cet autre lisant son journal, des besicles sur le nez. Leur paresse le divertit sans l'indigner, et il ne juge pas à propos de chercher à leur sujet quelques-unes de ces légendes sinistres comme Gavarni en trouvait pour son Virelocque. Du nègre non plus, le caricaturiste ne dégage pas les traits redoutables et misérables : la sensualité criminelle, la férocité d'ancien esclave, la perfidie. Non. Il s'égaie joyeusement

autour de sa vanité et de sa familiarité. Il en montre un, par exemple, qui arrive chez son maître avec un pantalon à carreaux de la même étoffe que le veston de ce maître. Ce dernier lui dit : « Voyons, Tom, je vous ai dit de ne pas porter ce pantalon que je vous ai donné, pendant la semaine, alors que je porte le reste du complet. » Et Tom de répondre : « Pourquoi, *Boss*? Auriez-vous peur qu'on nous prît pour des jumeaux?... » On devine le sourire heureux qui s'épanouit sur les grosses lèvres et découvre les dents blanches du plaisantin. Il se prépare sans doute à dire, comme un de ses confrères à deux de mes amis qui avaient été en villégiature dans la maison où il était lui-même domestique : « Revenez bientôt nous voir, vous êtes de très savoureux gentlemen, — *so palatable gentlemen*. » De même, pour ces terribles Irlandais, si étonnants de poésie et de cruauté, de flamme patriotique et de rage vindicative, d'éloquence et d'ivrognerie, d'esprit d'entreprise et de désordre, c'est seulement cette ivrognerie et ce désordre que les caricaturistes montrent. Tantôt c'est une servante Irlandaise qu'ils évoquent, disant avec son accent à l'inspecteur d'immigration qu'elle arrive pour être une bonne Française : « *Oi'm a Frinch nurse*. » Tantôt c'est une femme de chambre de cette même race à qui sa maîtresse demande : « Avez-vous balayé la chambre ? » — « Oui, madame, j'ai tout balayé sous le lit. » Et on peut voir que ce dessous de lit est devenu en effet une caverne à ordures où

les détritiques de la maison sont entassés. Tantôt c'est un Irlandais qui rentre dans un état d'alcoolisme, que le dessinateur a figuré en multipliant sept fois la tête de la femme qui le regarde et qui lui dit de ses sept bouches : « Si vous vous voyiez comme je vous vois, vous seriez bien dégoûté. » — « Et si vous vous voyiez comme je vous vois, » répond l'ivrogne, « vous seriez bien étonné. » Tantôt ce sont des querelles de ménage où tout vole en débris, l'homme assommant à coups de chaise la femme qui le lui rend à coup de fer à repasser. Des policiers président à ce carnaval des *tramps*, des nègres et des Irlandais, Irlandais eux-mêmes, buvant ferme et tapant de même, avec des « attrape ça », des « *take that* » accompagnés d'un jeu de casse-tête. Pas une amertume ne corrompt cette jovialité. On dirait que la vie de la rue et des *saloons* constitue réellement une pantomime bouffonne pour ces observateurs, qui sont avec cela très exacts. Leur dessin sans fantaisie serre la réalité de près. A peine s'ils chargent la trogne du tramp, le mufle de l'Irlandais, la grosse bouche du nègre, la niaise importance du gommeux, du *dude*, pour employer leur terme d'argot. On devine les gens de bonne humeur, très lucides, très positifs, écrivant et dessinant pour des lecteurs lucides, positifs et de bonne humeur. La noire misanthropie d'un Gavarni ou d'un Forain vous fait souffrir en vous faisant rire. Elle suppose de longues réflexions, des nerfs rongés de pensée et impuissants à l'action. L'Américain appartient à

un monde trop actif, trop hâtif aussi et par de certains côtés trop sain, pour que cette ironie empoisonnée s'y rencontre.

A cette innocente et indulgente gaieté de la caricature de mœurs, il est curieux de comparer la violence de la caricature politique. Ces mêmes dessinateurs, qui se montrent simplement et légèrement goguenards en face des ridicules ou des vicés de la vie courante, déploient, quand il s'agit des choses de parti, une frénésie de haine presque indépassable. La nomination d'un ambassadeur qui ne leur convient pas, l'adoption d'un bill contre lequel ils font campagne ou le rejet d'un bill qu'ils soutiennent, une candidature hostile, un discours à retentissement, leur sont une occasion de charges outrées, dont la dureté contraste de la façon la plus inattendue avec la bonne humeur des croquis de mœurs. Vous sentez subitement la calomnie et son âcreté, la colère et ses insultes. De la fantaisie amusée et facile vous tombez dans la basse et brutale polémique, — une polémique sans esprit et qui ne recule pas devant l'allusion personnelle, la plus grossièrement insultante. Il me semble que l'un et l'autre phénomène est logique et qu'il s'accorde bien à ce qui s'observe partout chez l'Américain. Dans le train ordinaire de l'existence, il est bon enfant, aimable, ouvert, facile. Aussitôt en affaires, vous le trouvez aussi âpre et aussi énergique dans la défense de ses intérêts et la conquête des vôtres que vous le trouviez com-

mode et généreux. Tout à l'heure il s'amusait. Maintenant il se bat. Or, la politique est de toutes les affaires une des plus importantes dans ce pays où chaque triomphe d'un parti met à sa disposition toutes les places et tous les services publics. C'est une affaire qui intéresse, non pas un petit nombre d'ambitieux, mais une quantité énorme d'individus enrôlés sous la bannière républicaine ou démocratique. Il faut satisfaire leurs antipathies, provoquer leurs enthousiasmes, servir leurs passions. Dur métier par tout pays de suffrage universel, que celui de parler par l'image aux masses populaires. Elles voient gros, et elles sont naturellement de goût ignoble et violent. Les caricatures enluminées, qui s'étalent aux premières pages des journaux illustrés, satisfont ce goût. Comme me disait l'éditeur du journal de Chicago, c'est toujours le *fight*, la passe de boxe qu'ils aiment. Le coup de poing est donné ici sous forme d'outrage colorié, mais un outrage si exagéré d'ordinaire, si visiblement inique et partial qu'il en devient inoffensif. Voulant, par exemple, flétrir un parfait gentleman, coupable d'avoir été nommé à une haute place par M. Cleveland, le caricaturiste représente cet homme distingué sous des traits grossièrement défigurés, et il inscrit au-dessous des phrases comme celle-ci : « *Cleveland's grotesque nominee for...* » ou encore « Si Abraham Lincoln rencontrait *Mr So and So* en chair et en os, son premier mouvement serait de le saisir par le collet et de le plonger dans une mare de boue... » De pareilles

façons de combattre un adversaire peuvent réussir auprès des bas électeurs. Elles excluent l'esprit, en vertu du mot célèbre de Talleyrand : « Tout ce qui est exagéré est insignifiant. » C'est pour cela que les Américains ont réussi la caricature de mœurs qu'ils ont faite légère et sans dessous, et que, sauf exception, leur caricature politique est si médiocre. Peut-être ce résultat inattendu et son motif valaient-ils la peine d'être notés.

... Plaisirs de sport, plaisirs de spectacle, plaisirs de moquerie, — l'Américain les pratique tous avec la même nature que nous lui avons vu apporter au monde, aux problèmes sociaux, à l'éducation. Il s'y révèle précis et volontaire, avec un mélange singulier de bonhomie et de tension, de réalisme pratique et d'outrance déréglée, de santé sociale et de frénésie. Les curieux de nature humaine, et qui ont réfléchi aux lois de l'équilibre de nos facultés, ne s'étonneront pas que dans ce pays, sursaturé d'esprit pratique, il y ait une place pour d'autres plaisirs, que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, les *plaisirs de mysticisme*. Nulle part plus qu'en Amérique les spirites, par exemple, ne trouvent un public pour les accueillir, nulle part les sciences occultes ne rencontrent d'adeptes plus disposés à s'initier dans leurs mystères. Un des professeurs les plus remarquables de Cambridge, et qui a voulu se rendre compte de ce goût du surnaturel parmi

ses compatriotes, me disait : « Il y a ici, ce que vous ne pouvez pas soupçonner, ce que je ne soupçonnais pas autrefois, d'innombrables intelligences pour lesquelles la Science est aussi méprisante qu'elles sont méprisables pour la Science. Elles croient en des communications directes et personnelles avec le monde inconnu. La Science a pour principe qu'il existe une vérité unique, indépendante de l'individu, susceptible d'être communiquée à n'importe qui. Ces gens, au contraire, sont persuadés qu'il y a une révélation constante et proportionnée par une Providence aux besoins et aux mérites de chacun. Quand je les ai connus, élevé comme je l'avais été dans l'orthodoxie, je les ai crus fous... »

— « Et maintenant ? » lui demandai-je.

— « Maintenant, » dit-il, « je pense, comme Hamlet, qu'il y a beaucoup plus de choses dans le monde que n'en connaît notre philosophie... »

Et cet homme absolument supérieur finit par m'avouer qu'il croyait à des possibilités de communication entre les vivants et les morts ! Un tel état d'esprit n'est pas une exception en Amérique. Un voyageur préoccupé de psychologie trouverait dans la fréquentation de ceux que l'on appelle ici des spiritualistes et qui, réellement, sont des spirites, le plus intéressant sujet d'étude. Voici, à défaut de cette analyse qui fournirait la matière d'un volume, le croquis d'une visite à une des femmes les plus célèbres aux Etats-Unis pour son

don de double vue, et que son initiale désignera suffisamment. — Mrs P*** vit aux environs de Boston dans des conditions d'aisance qu'elle doit à son singulier pouvoir. Jusqu'à quel point ce pouvoir est-il imaginaire ? Jusqu'à quel point est-il réel ? Quel est le degré de sincérité, quelles sont les chances de charlatanisme de cette étrange créature ? C'est un problème que je ne résoudrai pas. Il suffit que beaucoup de visiteurs Américains croient en elle pour qu'une séance dans sa maison puisse être rangée parmi les documents recueillis au cours de cette enquête sur les façons de sentir de ce pays fécond en surprises.

Mon guide à cette maison devait être M. H***, un Australien particulièrement intéressé par cet ordre de questions, et qui, lui, croit absolument à la bonne foi de Mrs P***. Nous avons rendez-vous, par un froid matin d'hiver, à la porte d'une des gares de Boston. Rien de plus Américain, de plus opposé aussi au caractère de notre expédition, que le bar où nous entrâmes pour nous réchauffer avant de partir, avec ses soupes qui bouillaient sur des réchauds, ses grandes assiettes d'huîtres frites, et, dans une atmosphère de tabac, sa population de fumeurs et de chiqueurs en train de s'intoxiquer de cocktails, dès huit heures du matin. L'aspect du wagon où nous montâmes ensuite n'était pas beaucoup plus capable de nous préparer à la spiritualité. Des gens de toute condition le remplissaient, qui étaient venus prendre à Boston des commandes de travail. Ils portaient de ces vête-

ments comme on n'en voit qu'ici, qui ne laissent pas deviner le rang social de l'homme. Assis devant de petites tables mobiles, ils jouaient tous aux cartes, « pour rire », me dit M. H***, « pour le plaisir d'user le temps. » Trente parties de whist fonctionnaient ainsi dans ce train qui traversait un délicat pays de neige, blanc et semé de ces petites maisons de bois, à balcon couvert, charme de la New-England. Cette innocente salle de jeu roulant donne l'idée d'un peuple qui a du temps, beaucoup de temps. Les faces des joueurs ont une expression tout ensemble libre, fatiguée et vigoureuse. C'est un de ces instants, si rares en Amérique, où l'étranger sent de la durée, de la lenteur sous la fièvre apparente. Il y en a toujours, de cette durée lente, derrière toute activité. Mais pour s'en apercevoir, il faut soi-même être au ton. Paris, quand on arrive de province, apparaît comme une ville affolée de mouvement. Pour qui vient de Londres, la place de la Concorde et les boulevards sont au contraire empreints d'une délicieuse paresse à demi méridionale. Puis, allant de Londres à New-York, la vieille cité Anglaise semble, à son tour, si peu remuante, si paisible, j'allais dire si arriérée. Ces impressions correspondent à une réalité moins intense que le sursaut de nos nerfs ne se l'imagine. L'homme ne sent plus ce qu'il sent toujours, et une fois tendu à un certain degré d'énergie, il s'y maintient sans effort. Cela lui permet, comme à ces voyageurs du matin, de se divertir entre deux crises de *hard*

work, aussi paisiblement qu'un rentier Français de petite ville, attablé pour toute l'après-midi, entre deux paresse, devant un tapis vert et une partie de piquet voleur.

Nous descendons, M. H*** et moi, à une des stations dans la campagne. De petites collines tout en neige ferment l'horizon autour de la bi-coque qui sert de gare. Un traîneau ouvert nous attend, attelé d'un cheval velu que conduit un vieil homme accompagné d'un grand chien. C'est le véhicule que la voyante — je ne sais de quel autre nom l'appeler — envoie à ses clients. Il n'y a là aucune mise en scène, rien qui sente le *humbug* et la réclame. C'est un métier pour elle que de donner ces séances, et elle l'exerce avec une simplicité bourgeoise où je retrouve cette absence d'étonnement qui demeure pour moi un des caractères les plus frappants de l'Américain. Quelle que soit la bizarrerie de son sort, il l'accepte, sans en paraître plus surpris que du vôtre. Nous voilà donc lancés sur ce traîneau, le long d'une première pente, puis d'une seconde. Nous glissons sur la neige entre les petites maisons de bois, à peine éveillées, pour arriver à une dernière, séparée de la rue par un chemin de bitume, noire crevasse creusée entre les blancheurs de la neige. Des traces de pas attestent que plus d'une personne a dû, ces jours-ci, frapper à la porte de cette sorcière moderne chez laquelle nous venons à notre tour. La séance est coûteuse cependant : dix dollars.

Mais, de toutes les passions, celle qui discute le moins, c'est celle du surnaturel, quand elle vous possède, et il faut croire que cette passion-là est dans le sang de cette race, puisque nous sommes à deux pas de Salem, de cette petite ville de mer, théâtre, voici juste deux cents ans, d'un épouvantable procès de magie, où vingt personnes furent condamnées à mort.

Grâce à Dieu, les mœurs contemporaines sont plus douces, et le paisible intérieur de Mrs P*** ne risque pas d'être troublé par un inquisiteur pareil au terrible ministre protestant de 1692. Une petite fille nous reçoit, toute riieuse, qui nous introduit dans le salon en nous disant que sa mère a eu beaucoup de séances ces jours-ci, et qu'elle est bien fatiguée. L'ameublement de cette pièce ressemble à des centaines d'autres que j'ai pu voir déjà dans des maisons de cette classe. Sur le mur l'image d'un Christ chargé de sa croix, sur la table une Bible, témoignent des sentiments religieux de la voyante, et des volumes de vers, la *Princesse* de Tennyson, le *Lay du dernier menestrel* de Scott, la *Lallah Rookh* de Moore attestent le classicisme de son goût littéraire. Elle-même arrive. C'est une femme d'environ trente-cinq ans. Les traits de son visage sont comme élastiques, sans doute à cause d'une extraordinaire souplesse des muscles de la face. Son teint de blonde anémique, un teint exsangue, d'une pâleur épuisée, est animé par deux yeux clairs, si étrangement fixes, que d'en rencontrer le petit point central, brillant et sombre,

vous inflige une gêne inexprimable. Elle est cependant bien simple et quand elle parle, c'est d'une voix douce et lassée. Elle nous raconte qu'elle ne peut plus suffire aux demandes, que ces crises la fatiguent trop, et aussi qu'elle a donné beaucoup de mauvaises séances, tant elle souffre de ses nerfs. Et, vraiment, à la voir entrer dans sa crise, dans sa *trance*, comme elle dit elle-même, il est aisé de comprendre ce qu'un organisme dépense de vitalité dans une secousse pareille. Les volets fermés, toute lumière éteinte, sauf une bougie sous la table, elle défait ses cheveux, met son buste à l'aise dans une camisole, et prend les mains d'un de nous. Quelques minutes de silence et d'attente, puis elle commence à gémir, gémir, à tordre ses doigts qui échappent à l'étreinte, et qui s'égarant dans ses cheveux. Des soupirs, de grands, de profonds soupirs qui semblent partir du plus intime de son être, une flexion de plus en plus marquée de sa tête qui tombe, des contorsions de tout son torse comme si elle se débattait contre un envahissement, — puis une rémission. Elle dort. Ses mains ouvertes s'étendent pour palper le visage, les épaules, les bras de la personne en face d'elle, et elle commence de parler d'une voix changée, avec un accent Irlandais. Son « moi » véritable a disparu, pour céder la place à un autre. Elle a cessé d'être la Mrs P***, établie près de Boston, dans la campagne, pour devenir un certain docteur Français, mort à Lyon. « Un étrange homme que ce docteur, » me disait quel-

qu'un qui a suivi plusieurs séances de cette pytho-
nisme Yankee, « vous le connaissez. Il vous con-
naît. Il est serviable au dernier degré, complaisant,
toujours à votre disposition. C'est un parasite qui
semble vouloir s'excuser de vivre aux dépens d'un
autre, et un peu mystificateur avec cela... » Je
n'ai jamais deviné si l'ami qui me parlait de la
sorte était lui-même sérieux ou s'il plaisantait.
J'imagine que l'Américain qui s'intéresse à ces
phénomènes de double vue ne le sait pas lui-même.
Ce qui l'attire dans des expériences semblables,
c'est d'abord ce besoin d'excitation qui le poursuit
à travers tous les assouvissements de la fortune,
aussi intense qu'au premier jour. C'est ensuite un
certain déséquilibre nerveux dont tant de per-
sonnes souffrent ici. C'est une réaction contre l'ha-
bituel excès de positivisme du monde ambiant.
C'est enfin, c'est surtout l'immortel instinct du
cœur de l'homme, plus vivant dans ces natures
plus intactes, de percer l'obscur voile de mys-
tère dont s'enveloppe la vie humaine. Par une
compensation, où un philosophe reconnaîtrait la
grande loi du balancement des organes, ce sens
du mystère se fait plus aigu dans ce pays où
tout est trop lucide, trop dessiné, trop voulu. C'est
un trait frappant dans la psychologie des hommes
d'action, que la présence chez eux d'une faculté
superstitieuse, d'autant plus exaspérée qu'ils sont
plus résolus et plus réfléchis. Napoléon en aura
fourni un exemple très saisissant. Etant l'homme
d'action qu'il est, et à un degré si intense, l'Améri-

cain ne pouvait manquer d'avoir, lui aussi, son
coin d'illumination. Pourquoi n'avouerais-je pas
qu'au cours de séances comme celle que nous
donna Mrs P*** ce jour-là, — et encore un autre,
— il est impossible de ne pas admettre que cer-
tains phénomènes de divination demeurent en
effet inexplicables du point de vue purement na-
turel?

Ce n'est pas au cours de ce journal de voyage
qu'il convient de discuter un problème d'un ordre
aussi complexe : est-il possible à une pensée de
communiquer avec une autre pensée, sans l'inter-
médiaire d'un signe? Mrs P*** me tenait les mains,
et elle touchait en même temps une petite pendule
de voyage. Cet objet m'a été légué par quelqu'un
qu'elle ne pouvait pas avoir connu, — un peintre
qui se tua dans des circonstances particulièrement
tristes de folie momentanée. Comment arriva-t-elle
à me dire et cette profession de l'ancien proprié-
taire de la pendule et sa folie, et le genre même
de son suicide? Y avait-il une communication
entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé
dans cette mystérieuse personnalité du docteur
Lyonnais? Mes mains, qu'elle tenait entre les
siennes, lui révélaient-elles, par des frémissements
perceptibles à l'hyperacuité de ses nerfs, mes im-
pressions sous chacun de ses mots, et avait-elle
conservé dans son sommeil un pouvoir de se lais-
ser guider par ces petits jalons? Ou bien, car il
faut toujours réserver une place au scepticisme,
était-elle un comédienne incomparable et qui de-